V.-L. BOURRILLY

BERTRAND DE LA BORDERIE

ET LE DISCOURS

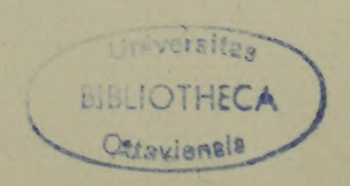
DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE

(1537-1538)

Extrait de la *Revue des Études rabelaisiennes*,
tome IX, 1911.

PARIS
HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES
5, QUAI MALAQUAIS
1911

[*Ne se vend pas.*]



BERTRAND DE LA BORDERIE

ET LE

« DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE »

(1537-1538).

Parmi les documents qui nous renseignent sur les relations de la France avec la Turquie, il en est un qui a été généralement négligé par les historiens et qui, cependant, ne mérite pas tout à fait cet oubli. Charrière ne l'a pas mentionné dans son recueil[1], et depuis personne, à notre connaissance du moins, ne l'a utilisé. Il s'agit d'un poème d'environ dix-huit cents vers (1,768 exactement), des décasyllabes, sans alternance de rimes, intitulé : *Discours du voyage de Constantinople envoyé dudit lieu à une damoyselle françoyse* et publié par Pierre de Tours en 1542[2]. L'auteur en était le seigneur de Borderie ou de la Borderie, le même qui est surtout connu par l'*Amye de court*, qui parut également en 1542[3].

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, in-4° (Collection de documents inédits).

2. Ce poème se trouve reproduit dans plusieurs recueils collectifs, tels que les *Opuscules d'amour par Heroet, la Borderie et autres divins poetes*, à Lyon, par Jean de Tournes, M D XLVII, p. 269-346; — *Le livre de plusieurs pieces, c'est-à-dire faict et recueilly de divers autheurs, comme Clement Marot et autres...*, à Lyon, par Nicolas Bacquenois, 1548, p. 2-33.

3. Voir la bibliographie dans F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, Paris, 1909, in-12 (Société des textes français modernes). Introduction, p. xxiv, note 1. Que la Borderie soit l'auteur du *Voyage* et de l'*Amye de cour*, c'est également l'avis de M. Émile Picot, qui a bien voulu nous le confirmer par lettre. A cette occa-

Nous savons peu de choses sur ce personnage. On l'a souvent identifié avec un écrivain poitevin, Jean Boiceau[1]. Mais cette identification, que Goujet avait déjà contestée[2], doit être abandonnée aujourd'hui. Si l'on en croit Godefroy[3], l'auteur du *Discours* et de l'*Amye de court* serait né en Normandie vers 1507. Quelques documents récemment analysés dans le *Catalogue des actes de François Ier* nous apprennent qu'il s'appelait Bertrand de la Borderie[4]. Ils nous fournissent en même temps des renseignements sur les circonstances qui lui permirent de composer le *Discours du voyage de Constantinople.*

Bertrand de la Borderie qui, dans son poème, se donne comme un parent de Jean de la Forest, le premier ambassadeur français qui ait résidé auprès du sultan, fut, en 1537, comme Charles de Marillac, envoyé en Orient. Au mois d'août 1537, il reçut 450 livres pour aller en poste à Venise, où il devait s'embarquer à la recherche de Jean de la Forest, auquel il était chargé de remettre des lettres du roi[5]. Au lieu de prendre la voie de Venise, il vint à Marseille et prit passage sur les galères qui portaient le prince de Melfi et le duc de Somma vers l'Adriatique. Là, sur les

sion, nous ne saurions trop le remercier de son inépuisable obligeance. Cf. *Catalogue de la bibliothèque James de Rothschild*, t. IV, nos 2872-2875.

1. Voir notamment A. Tilley, *The literature of the french Renaissance*, t. I, p. 84, 86-87.

2. Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XI, p. 148-153, et surtout p. 156-165. Il rapproche le *Discours* de la relation de Jean de Vega (dont nous parlerons plus loin). « Quant à l'auteur, dit-il, il ne faut pas le confondre avec Jean Boiceau, sieur de la Borderie... » — Sur Jean Boiceau, voir la note de M. Henri Clouzot, *Un sculpteur de têtes en bois au XVIe siècle* (extrait du *Bulletin du bibliophile*), Paris, Leclerc, 1909, in-8°; E. Doumergue, *Jean Calvin et son temps*, t. I, p. 581-582. Né vers 1513, il fut avocat au présidial de Poitiers et adhéra au protestantisme, qu'il abjura peu avant de mourir (4 mai 1591).

3. F. Godefroy, *Littérature française au XVIe siècle*, p. 450.

4. *Catalogue des actes de François Ier*, t. VIII, nos 30335 [août 1537]; 30849 [1538]; 31621 [juin 1538].

5. *Catalogue des actes de François Ier*, t. VIII, n° 30335.

côtes d'Albanie, se concentraient les forces turques, et c'est là que se trouvait l'ambassadeur de France. Lorsque la Borderie parvint à destination, précédé de quelques jours à peine par Charles de Marillac, dont la mission était analogue, Jean de la Forest venait de mourir (9 septembre). La Borderie se dirigea donc vers Constantinople, avec la flotte du baron de Saint-Blancard. A Chio, il aurait quitté ses compagnons pour gagner Smyrne et, à travers l'Asie Mineure, atteindre la capitale turque. Charles de Marillac y était déjà parvenu, à la suite de l'armée du sultan Soliman. Il ne quitta cette ville que le 15 juin 1538. Il est possible que Bertrand de la Borderie y soit demeuré aussi jusqu'à cette date. C'est ce qui semble résulter d'un acte où il est dit que sa mission dura dix mois entiers, c'est-à-dire jusqu'en juin 1538[1].

Dans son *Discours*, la Borderie a raconté seulement la première partie de son voyage, les péripéties de l'aller et l'entrée à Constantinople, d'où il feint que le poème ait été envoyé. A certains indices, il semble bien que la composition doive être quelque peu postérieure à son retour; peut-être même n'a-t-elle pas précédé de bien longtemps la publication. Cependant, les souvenirs que l'auteur avait gardés de sa navigation étaient suffisamment gravés dans son esprit pour qu'il ait pu les exprimer avec exactitude. Sans doute, le *Discours* foisonne de développements dont le pédantisme aggrave la platitude et qui, trop souvent, sont aussi oiseux que désespérément abondants.

1. A Bertrand de la Borderie, don de 1,000 écus soleil ou 2,250 l. t., en considération des services rendus au roi dans le Levant, où il avait été envoyé vers Jean de la Forest, alors ambassadeur audit pays, qu'il trouva décédé quand il arriva, et pour les frais extraordinaires qu'il dut faire pendant ce voyage qui dura dix mois entiers, durant lequel temps il suppléa ledit sieur de la Forest, et aussi pour l'aider à supporter sa dépense à la suite du roi, en attendant qu'il soit porté sur l'état de sa chambre auquel il a été retenu. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849. — A Bertrand de la Borderie, 225 l. t. sur ce qui peut lui être dû de ses voyages et vacations au pays de Levant et pour l'aider à s'entretenir à la suite de la cour. *Ibid.*, n° 31621 [juin 1538].

Mais on peut en extraire, en les reliant par une succincte analyse, des passages qui renferment des détails historiques ou géographiques intéressants. On aura ainsi une sorte d'itinéraire de France à Constantinople, contemporain exactement du *Journal de la croisière de Saint-Blancard*, rédigé par Jean de Véga[1] et antérieur de quelques années à l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*[2] qui date de 1544. Ces trois relations se complètent et se corrigent l'une l'autre. Jean de Vega était avant tout un marin, Jérôme Maurand plutôt un érudit et un archéologue; la Borderie, lui, est un versificateur dont l'esprit était encombré de souvenirs de l'antiquité classique et comme « obnubilé » par la poésie amoureuse à la mode, ce qui ne laisse pas d'enlever à ses impressions un peu de leur vivacité et de leur précision.

Dès le début, le poète exprime le chagrin que lui cause son départ :

Laissant la France à nulle autre seconde,
La plus fertile et fameuse du monde,
Laissant le Roy, mon seigneur et mon prince,
Pour son service en estrange province,
Perdant de veue et messieurs ses enfans
Et de sa court les honneurs triumphans,
Et me voyant privé de la lumiere
D'une qui est en beauté la premiere,
Le sang esmeu par amour naturelle
Commence en moy une forte querelle...

Après avoir décrit longuement, en une centaine de vers, ce combat intérieur entre ses regrets et sa raison, le devoir et l'amour, il entame « l'escrit »

Où vous verrez couchez sommairement

1. Ce document a été publié par Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 340-353, 371-383, d'après le manuscrit français 6091 de la Bibliothèque nationale.

2. *Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*, texte italien publié pour la première fois, avec une introduction et une traduction, par Léon Dorez. Paris, 1901, grand in-8°, LVII-378 p., 20 planches.

Tous mes travaux, depuis le partement
Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince[1]
Et duc de Somme[2], allans à leur province,
Avecques eux m'embarquerent, pour cause
Que de present vous escrire je n'ause.
  Après avoir, au partir de Marseille,
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille
Dedens noz deux galeres, bien munies
De gens de guerre et de vivres fournies,
Au moys d'octobre[3], entrée de l'hyver,
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.
Puis en mer haulte après nous engoufrasmes
Et de Leon au gouffre[4] nous entrasmes.
Vismes passer, sans prendre ou toucher terre,
Près la Sardeine et l'isle de Sainct Pierre[5];
Corsegue[6] aussi à main gauche laissasmes,
Et puis d'Enfer[7] le gouffre traversasmes
Jusques à tant que nous veismes l'antique
Terre et païs de la coste d'Afrique,
Au mesme endroit où fut la grand Carthage...

1. Jean Caracciolo, prince de Melfi. Vaincu et pris en 1528, lors de l'expédition de Lautrec vers Naples, il était resté fidèle à François Ier.

2. Alfonse de San-Severino, duc de Somma. Caracciolo et San-Severino, tous deux Napolitains, avaient eu leurs biens confisqués par Charles-Quint pour avoir passé au service du roi de France. Au moment où Soliman faisait des préparatifs formidables et menaçait l'Empereur dans l'Italie du Sud, les *fuorusciti* napolitains se rapprochaient du royaume de Naples pour prêter leur concours aux Turcs.

3. Les deux galères qui portaient Caracciolo, San-Severino et Bertrand de la Borderie quittèrent Marseille le 7 septembre. Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 362. — On ne s'expliquerait guère que l'auteur eût commis cette inexactitude de date s'il avait composé son poème seulement cinq ou six mois plus tard.

4. Golfe de Lion. L'auteur emploie ce terme sans doute parce qu'il passe à l'ouest de la Corse et de la Sardaigne.

5. L'île de San-Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne.

6. La Corse, que l'auteur aurait dû citer en premier lieu, pour suivre l'ordre de l'itinéraire.

7. Probablement le golfe Saint-Florent, au nord-ouest de la Corse. Cf. la relation de Jean de Véga, Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 341.

Ici un souvenir à Didon et à Scipion Émilien :

... Nous costoyans doncques la Barbarie,
Passasmes près de la Panthelerie[1],
Isle qui est des chrestiens habitée ;
Puis Lampedouse[2], isle deshabitée.
Du mesme vent qui en mer nous exalte
Sommes conduitz entre Sicile et Malthe,
Où sont manans Rhodiens chevaliers
De nostre foy colomnes et piliers...

La vue de la Sicile rappelle à Bertrand de la Borderie les Vêpres siciliennes et Jean de Procida :

... Suyvant propos, les vens qui lors regnerent
Mestral, Ponant, tant à poinct nous menerent
Par les endroictz où fut nostre entreprise,
Qu'eusmes entrée au goufre de Venise[3]
Au grand danger des prochains ennemis
Qui leur armée à Messine avoient mis[4]...
... Le vent est frais en poupe qui nous meine,
La mer bonasse, attrempée et seraine,
Tant que passez nous sommes sans ennuys
Six cens mille oultre en trois jours et trois nuictz,
Ayans nagé paravant dix mil mille
Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.
Adonc paroit la bossue Albanie,
L'isle de Gente et la Chassalonie[5],
Isles qui sont par renommée anciennes
Et de long temps bonnes veniciennes;
Nous les laissons six mil près à main droite,

1. Pantellaria, entre la Sicile et la Tunisie.
2. Lampedusa, une des îles Pélagiques, à l'ouest de Malte. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 343.
3. Ce nom donné ordinairement à la mer Adriatique est ici étendu à la mer Ionienne.
4. Sur la mise en état de défense de Messine par les Impériaux, voir Gaetano Capasso, *Il governo di don Ferrante Gonzaga in Sicilia dal 1535 al 1543*, Palerme, 1906, p. 89 et suiv.
5. Les îles de Zante et de Céphalonie, situées en face du golfe de Patras.

Et au canal où la mer est estroite,
Prenons la volte au long d'Esclavonie[1]
Droit à Courfou, ville forte et munie
De gens de guerre, armes et chasteau fort,
Où le Grand Turc en vain feit son effort
Huyt ou dix jours avant nostre arrivée[2].
Nous là venus d'une amytié privée,
Dedens l'esquif envoyons gens en terre
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre
Que pour prendre air et refraichissement.
Mais il est vray que nouveau pensement
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles;
Il nous fut dit que les Turcquesques voilles
Se retiroient droict à Constantinople
Et le Seigneur par terre à Endrenople[3],
Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains du prompt departement
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne,
Car nous estions (quelque chose qu'on tienne),
Là envoyez pour un effect semblable
A tous chrestiens utile et profitable[4].

Mais les Vénitiens refusent tout secours, comme autrefois les « vilains de Lycie » firent à « Latona », qui les changea en grenouilles :

Nous donc venus en l'ingrate contrée
Sans avoir eu en aucun port entrée,
Fors à Courfou où nous ne fusmes guiere,
Vinsmes prendre eau au port de la Figuiere[5];
Puis à virer les proues commençasmes

1. L'auteur désigne par ce nom, qui est appliqué d'ordinaire au territoire situé entre la Drave et la Save, le littoral de l'Albanie.

2. Le siège de Corfou avait commencé le 27 août; il fut levé le 15 septembre. C'est en effet vers le 25 ou le 26 que Bertrand de la Borderie rejoignit la flotte du baron de Saint-Blancard. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352.

3. Andrinople.

4. La mission des agents français consistait à détourner les Turcs des Vénitiens pour les lancer plutôt contre l'Empereur.

5. Dans l'île Eucadea ou Sainte-Maure. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

En faisant force et tant nous avançasmes
Que de Patras au goufre nous nous mismes
Et la Turcquesque armée descouvrismes,
Surgie en mer en troupe espouventable
Dont le regard n'est pas moins veritable
Ne moins estrange à l'œil qui le contemple
Qu'est incroyable au monde le bruit ample
Des hommes, nefz et galeres sans nombre
Mettant le goufre et les poissons à l'ombre,
Si qu'au travers l'onde marine verte
Ne pouvoit estre à mes yeux descouverte.
Et me sembla dès le premier arrest
Que je voyois une grande forest
Qui paroissoit couppée de nouveau
Où l'on avoit laissé maint baliveau,
Tant y avoit d'arbres et de longs mastz,
Qu'à les nombrer on n'eust sceu faire amas
De la moytié, non pas du demy quart,
Y eust Argus ses cent yeulx à l'escart.
A l'arriver[1], les galeres françoises
Nous saluans feirent grand bruit et noyses,
Forsatz captifz, trompettes et haultbois,
Coups de canons font entendre leur voix.
Tous en après tout en un mesme instant
Mirent le feu et en feirent autant
Tant qu'à l'entour de l'armée qui bruit
L'air est si plein et de flamme et de bruit
Que l'on n'eust peu entendre Dieu tonner
Ne se garder à peine d'estonner...

Laissant de côté les institutions des Turcs, leurs mœurs, etc. :

Suffise vous entendre pour ceste heure,
Qu'après avoir faict avec eux demeure
Huyt ou dix jours[2] et traicté les affaires

1. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352 : « Avant que sortir du gouffre de Patras, rencontrasmes deux galleres de France portans les princes de Melfe et duc de Somme et, eu parlé ensemble avec le baron, allerent parler à Barberousse. »

2. Deux ou trois jours au plus. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

Au bien public de nous tous necessaires,
Prismes congé et resolution
De retourner à nostre nation...

Les galères mettent donc à la voile et la navigation est d'abord favorisée par le beau temps :

La mer tranquille alors ne nous moleste;
Parmy son bleu (couleur vive et celeste),
Voyons poissons au plonge qui se jouent,
Oyseaux divers par l'air serain qui rouent.
Le ciel est clair, la terre faict silence,
Tous elements cessent leur violence[1]...

Le poète se félicite d'un prompt retour qui le rapproche de son amie. Mais Mauvaise Fortune veillait, qui avait déjà privé ses jeunes ans de ses parents et de ses amis, « faisant leur vie en guerre terminée ». Elle suscite la Mort :

Voyant des miens en ce monde rester
Un seul amy, un mien prochain parent
Qui de longtemps par service apparent
Avoit acquis honneur, bruit et estime
Envers son prince et païs legitime,
Et promettoit par merites anciens
Une esperance heureuse à tous les siens,
Elle le vous attire pas à pas
En l'Albanie, où Mort ne dormoit pas,
Laquelle estant de frapper très experte
Feit de sa vie à France et à moy perte[2]...

1. Véga, *loc. cit.*, p. 352. « Eusmes par deux jours bon et beau vent en voille, puis deux jours bonace que alions à rame... »

2. Allusion probablement à la mort de Jean de la Forest, survenue à Avlona le 9 septembre précédent, c'est-à-dire le surlendemain du jour où la Borderie s'embarquait à Marseille. — Il est à noter que la devise du poète était : *Mort en vie*. On la trouve à la fin de l'*Amye de court*. Voir F. Gohin, *op. cit.*, p. xxxv, note 2. On rencontre la même devise à la fin d'un autre poème publié à l'occasion de la polémique suscitée par l'*Amye de cour : L'experience*

Acharnée contre notre poète, la Mort déchaîne une tempête dont la description est visiblement imitée de l'*Énéide*[1], mais qui pourtant renferme de sérieux éléments de réalité[2]. Elle fait songer à celle qui accidente le « navigaige » de Pantagruel[3]. Il ne semble pas que Rabelais se soit inspiré de Bertrand de la Borderie, bien que l'apparition du *Quart Livre* soit postérieure à celle du *Discours;* mais s'il est vrai que l'un des traits caractéristiques de la description rabelaisienne soit l'emploi du vocabulaire technique[4], il convient de remarquer que Bertrand de la Borderie a utilisé, avec moins d'abondance et de verve sans doute que Rabelais, mais comme lui cependant et avant lui, ces mêmes termes techniques. C'est pourquoi, malgré les longueurs et la diffusion, nous croyons devoir reproduire ce morceau, qui permettra peut-être quelque comparaison utile, à tout le moins curieuse, entre les deux auteurs[5] :

L'horrible Mort très infecte et puante

de M. Paul Angier, Carentennois, contenant une Brefve defence en la personne de l'honneste amant pour l'Amye de court contre la contr'Amye, dans les *Opuscules d'amour*, p. 201-234. C'est pourquoi certains critiques ont admis que Paul Angier et la Borderie ne faisaient qu'un. F. Gohin, *op. cit.*, XXV, note 2. Cette identité est contestée par M. Émile Picot, *Catalogue, etc.*, t. I, p. 545, et par M. Roy, *Charles Fontaine et ses amis*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, p. 414 et note 4.

1. Livre I, v. 34-156.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Puys ung vent ponant nous donna par proue, la nuyct ensuyvant, si groz vent lebeich, grosse mer et proceleuse, que feusmes contrainctz prendre la volte courant grand fortune par deux jours presque d'estre tous noyez. » La tempête est à son paroxysme le « jour Sainct Françoys », c'est-à-dire le 4 octobre.

3. Livre IV, chap. XVIII à XXII.

4. Voir J. Plattard, *Le Quart Livre de Pantagruel* (édition dite partielle, Lyon, 1546), p. 42-46; L. Sainéan, *Les termes nautiques chez Rabelais*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 1-56.

5. Il est à noter que la majeure partie des termes employés par Rabelais est empruntée au vocabulaire des riverains de la Méditer-

Dressa sa teste, estant encore sanglante
De sang turcquesque, et voit en pleine mer
Tous noz vaisseaux pour lesquelz escumer
Elle se plonge et nage entre deux eaux.
O! combien lors de changemens nouveaux
Vindrent soudain en ce cler hemisphere!
Neptune, à soy estimant vitupere
Souffrir ce monstre en son regne abordant,
Frappa trois fois les eaux de son trident
Et commanda yssir hors la tourmente
Pour publier son ire vehemente.
Lors Aeolus voyant l'emotion,
De ce grand roy congneut l'intention,
Et va soudain ouvrir porte et caverne
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne
Laschant la bride à leur fureur legere
Pour courir sus celle beste estrangere,
Près de laquelle il n'y a poisson tel
Qui eviter puisse son dard mortel;
Soit la baleine estrange de corsage,
Comme le moindre elle meurt au passage,
Mesme daulphins, fuyans l'orde et immonde,
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde,
Manifestans avoir desir d'aller
Hors de la mer s'ilz eussent peu voler;
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent
Eurent tel peur qu'onque puis n'en parlerent.
Tant estoit grande, effroyable et horrible
Qu'elle bouta en un trouble terrible
Non point la terre ou la mer seulement,

ranée, et que sa description est la description d'une tempête méditerranéenne plutôt que d'une tempête océanique. Voir, dans ce sens, l'observation de M. Lefranc, *Les navigations de Pantagruel*, p. 114, et la note : « La citation du vent « maistral » au chap. XVIII pourrait peut être faire songer de préférence à la Méditerranée, de même que l'emploi du mot *acapaye*, propre au vocabulaire méditerranéen. » Les analogies que nous signalerons au passage entre la description de Rabelais et celle de la Borderie, — sans que l'on en doive conclure à une influence du second sur le premier, — ne pourront, à notre avis, que mettre davantage en lumière ce caractère du récit rabelaisien. Rabelais, d'ailleurs, avait une plus grande expérience des choses méditerranéennes que des choses océaniques.

Mais du hault ciel le plus cler element.
Car Apollo, abhorrent tel spectacle,
Devint obscur en un rien par miracle,
Et retirant en son divin manoir
Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.
Le Dieu des Dieux, le puissant Juppiter,
Voulut aussi soudain se despiter
Contre Pluton d'avoir laissé sortir
La fiere Mort sans point l'en advertir,
Et feit ouyr son horrible tonnerre
Jusques au fondz du centre de la terre,
Espouventant les enfers inhumains,
Lesquelz il tient, comme nous, en ses mains.
D'autre costé, Fortune detestable
Qui tousjours roule ou volle comme instable,
Par mer, par terre et par l'air tracassoit,
Vapeurs de pluye et de gresle amassoit,
En nous forgeant byrrasques et cyons[1],
Qui est l'horreur dont plus nous soucions,
Très estonnez de veoir à l'œil piteux
Contraires vents et tourbillons hydeux
Encontre nous faire courir Fortune,
Pour nous verser dedans l'onde importune
Dedens laquelle Atropos attendoit
Mon foible corps qui ne se defendoit
Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,
Requerant ayde et temps plus gracieux...
... La mer qui fut pleine comme campaigne
Est jà reduite en diverse montaigne;
Jusques au ciel galeres sublimées
En un instant semblent estre abysmées;
Plus du bastard[2] on ne fait voile à mont
Ny de la bourde[3] et moins de l'artimont[4].

1. *Cyons*, *cions* ou *sions*, rencontre tumultueuse de vents violents. Rabelais, IV, XVIII. Cf. Sainéan, *art. cité*, p. 46. Byrrasques = bourrasques. *Ibid.*, p. 46-47.

2. On appelait ainsi la plus grande voile de la galère qui se hissait au grand mât. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. La bourde était une voile triangulaire qui se hissait au grand mât de la galère; elle était plus petite que la bastarde. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. *Artimon*, voile du mât de l'avant. C'est la voile du mauvais

Le seul trion[1] en carré mesuré
Est plus au vent constant et asseuré.
Dangereux est navigage de l'hoste
Et que galere auprès d'elle s'acoste;
Chascun s'escarte à la mercy du vent
Regnant Siroc[2], le prochain du Levant,
Lequel ayant la grand force brisée
Des autres vents et la mer maistrisée
Nous conduisoient vacabonds et errans
Où sa fureur avoit gaigné les rangs.
En tel tourment que chascun peult sçavoir,
Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,
Fusmes à tant que Phebus ayant faict
Son cerne rond, de nous se fust deffaict.
Lors estonnez de la nuict qui survient
Et que tousjours la mer grosse devient,
Voyans aussi que la forte tourmente
A chascun coup brise la palemente[3],
Baigne forsatz, entre de toute part,
Et qu'il n'y a obstacle ny rampart
Qui sceust garder le tymon[4] qui nous guyde
Que bien souvent de sa place ne vuide,
Tous mariniers commencent à crier
Mesericorde et à genoulx prier :
L'un saincte Barbe et l'aultre sainct Antoine;
L'autre faict vœu de s'aller rendre moyne
Incontinent qu'il aura repris terre;
L'un son salut recommande à sainct Pierre,
L'autre promect de donner à saint Cyre
Sa pesanteur et quantité de cyre;
Tous en effect faisoient riches les saintz,
Mais qu'à bon port peussent arriver sains...

temps. Pendant la tempête, on ne la hissait qu'à mi-mât, ou moins encore. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

1. *Sic*. Il faut lire le triou, ou treou; c'était une voile carrée qui remplaçait les voiles latines pendant les gros temps. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 41, et Jal, *Glossaire nautique*.

2. *Siroc*, vent du sud-est. Rabelais, IV, XXII; Sainéan, *art. cité*, p. 53.

3. Les rames.

4. Le gouvernail; la Borderie paraît vouloir parler ici plutôt de celui qui tient le gouvernail.

Le poète, lui, invoque seulement le Seigneur, le « grand Patron », et lui recommande son âme[1] :

... Voilà l'estat et le piteux sejour
Où toute nuict fusmes jusques au jour
Que du grand vent la fureur fut passée
Et courte joye en noz cœurs amassée;
Car si Siroc au poinct du jour cessa,
La Transmontane[2] aussitost se dressa,
Soufflant si fort et de telle maniere
Qu'elle nous feit retourner en arriere...

La tempête recommence. Une obscurité, comparable à celle qui enveloppa Thésée dans les enfers, entoure tout :

... Soudain pilotz font yssir le carnal[3]
Et allumer en poupe le phanal[4]...
... Galeres lors observerent l'addresse
Du feu luysant de la capitainnesse,
Ayant conclud chascun en son endroict
N'aller ailleurs sinon au phanal droict.

Mais la fureur des flots disperse les galères. La mort s'acharne contre le vaisseau du « baron Saint-Blanquart »[5],

1. A propos de cette attitude du poète, comparez dans *Rabelais*, t. IV, p. 19, Pantagruel invoquant « le grand Dieu servateur » tandis que les matelots implorent les saints et que Panurge donne le spectacle que l'on sait.

2. La *tramontane*, vent du nord, ou nord-est. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 53-54.

3. Le carnal était un fort palan que l'on accrochait au calcet, c'est-à-dire à la pièce de bois par laquelle se terminait le grand mât de la galère. Il servait à soulever les fardeaux considérables, à hisser l'antenne, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. Le fanal se plaçait à la poupe du vaisseau amiral.

5. Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, marquis des Iles-d'Or [d'Hyères], général des galères de France. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 351-352, et J. Fournier, *Le marquisat des Iles d'Or*, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905.

où le poète est embarqué. La Borderie se voit perdu, envie le sort de ceux

. . . . . qui perdirent la vie
Devant les yeulx de leur prince, à Pavie[1]...

Il se demande si c'est

... Juno qui nous pense ennemis,
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye[2]...

Suit une invocation à Vénus, mère « d'Æneas » et fille de l'onde :

... Ces motz à peine eu je parachevez
Que dessus nous nous vismes eslevez
Flambeaux ardens tout autour du cordage,
Que vieuz pilotz prindrent à bon presage,
Estre affermans le vray feu sans fantosme
Des bienheureux Damian et sainct Cosme;
Autres disoient, ayant les livres leuz,
Que c'estoit feu de Castor et Pollux[3]...

La tempête se calme, non sans avoir mis « à fons » vingt-deux galères turques, et

Peu s'en falut que celle où Barberousse
Fut embarqué, n'endura la secousse...

1. Cf. dans l'*Énéide*, t. I, p. 94-96 :

O ter quaterque beati
Quis ante ora patrum Trojae sub moenibus altis
Contigit oppetere !...

Voir encore les observations de M. L. Thuasne, *Études sur Rabelais*, p. 112-123, 242-249.

2. Souvenir du livre I de l'*Énéide* et allusion à la croyance, alors généralement admise, que les Français descendaient de Francus, fils d'Hector.

3. Voir, dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 48-50, le récit d'une tempête (avec feu Saint-Elme) survenue dans le golfe de Gênes, par vent de sud-ouest, le 1er juin 1544.

Amour gourmande les vents, à la façon de Neptune dans l'*Énéide*[1], et apaise les flots :

... Nous donques tous qui fusmes presque pris,
Passé le mal, reprismes nos espritz.
Au port du Jon[2] chascun se rassembla,
Fors deux vaisseaux que le temps nous embla,
Desquelz n'avons nouvelles ny advis
S'ilz sont saulvez, s'ilz sont ou mortz ou vifz...

La saison étant trop avancée pour retourner en France,

D'autre conseil est besoing que l'on use.
Nous retournons à Patras rabiller
Vaisseaux froissez et nous ravitailler,
Où fut conclud à la ville famée
Constantinople amener nostre armée.
Tout preparé, faisons voile, et devant
Prenons la volte envers soleil levant
De coste en coste au long de la Morée,
Region riche, antique et decorée
Par maint autheur, Peloponese dicte,
Dont mainte histoire est au long bien escrite.
Tout autour d'elle est la mer espandue
Fors un destroit qui comprent d'estendue
Six mil sans plus, Ysthmon dit et nommé,
Où de Corynthe est le lieu renommé,
Ville jadis la premiere en delices,
En grans tresors et pompeux edifices.
Nous donc fuyans la pointe en costoyant
Celle Morée et maint beau lieu voyant,
Venons au port de Modon[3], ville forte,

1. *Énéide*, I, vers 132-141.

2. Il s'agit de la rade de Navarin; cf. l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150, note 4, et planche X, 2. Voir Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Entrasmes à Porto Ionco et peu devant estoient entrez les aultres, excepté Magdalon [d'Ornesan, le frère de Bertrand], et le duc de Somme avec deux galleres. »

3. La relation de Véga, *loc. cit.*, p. 352, apporte quelques précisions de plus : « De là [Porto Jonco]... vinsmes à Modon, trouvasmes que dudit mauvais temps estoient peries dans le port

Clef de Turcquie, où fault que chascun sorte
Qui veult entrer ès fins de mer Ægée.
Là nous voyons la piteuse rengée
De vingt et deux galeres que la mort
En s'enfuyant brisa dedens le port...
... Droict à Corron[1] nous suyvons en après,
Autre lieu fort de Modon cent mil près...
... De là au cap Metapan[2] arrivasmes,
Où le vent frais par proue nous trouvasmes...
Mais n'ayant plage où pouvoir repairer,
... Gaignons vogans sans controversité
Faisans vertu de la necessité
Tant que la turme[3] à force de tirer
Gaigna la pointe et se vint retirer
Oultre le cap au port de Portecaille[4],
Lieu où l'on prend l'année mainte caille,
Car là si tost ne sommes arrivez
Que des haultz montz nous voyons derivez
Grecz à foison, descendans les vallées,
Portans barilz pleins de cailles sallées,
Ayant taxé la douzeine à un soul,
Dont maint de nous en eut le ventre saoul.
C'est aussi là où les sacres legers,
Sars et Sagartz et sacretz estrangers,

XXII galleres de l'armée et mortz la pluspart des gens qui estoient au bord de la mer tout à travers. » Le 8 octobre, on revient à Porto Jonco, où l'on retrouve Magdalon d'Ornesan et le duc de Somma. Retour à Patras, d'où l'on s'engage « au gouffre de Venise ». Mais, le 13 octobre, une nouvelle tempête (que la Borderie a visiblement confondue ou plutôt fondue avec la première) force à regagner Patras. Pendant deux jours, la galère de Villiers est séparée du reste de la flotte. Le 25 octobre, on quitte définitivement Patras et passant par Modon, on contourne le Péloponèse. *Ibid.*, p. 372. Sur Modon, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150-152 et planche XI, 1.

1. Coron, au sud du Péloponèse. Voir *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 152, et planche XI, 2.

2. Le cap Matapan.

3. La chiourme.

4. La flotte, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 372, séjourna au « port La Caille » du 29 octobre au 5 novembre. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 302, « porto delle Quaglie ».

Après avoir passé la mer entiere,
Sont attrapez et pris à la panthiere[1].
Plus nous en fut d'iceux porté à vendre
Que nous n'avions d'argent pour y despendre,
Combien que tant en estoit vil le preis
Que pour l'escu aviez le sacre pris
Qui couste quinze et parfois vingt en France...
... Bien tost passons près l'isle Cytherée[2]
Où fut Venus autresfois adorée,
Qui du lieu print le nom qui dure encore
Et de son bruit celle terre decore,
Temples ayant propres aux sacrifices,
Desquelz encor restent les edifices...

Invocation à Vénus. La navigation continue et

... Tost après nous voyons Sparte,
Lacedemone antiquement nommée...

Suit un développement pédantesque sur les institutions de Sparte.

... Nous donc suyvans la terre d'Achaïe,
Mesme Morée, autrement Laconie,
Venons surgir en l'isle de Servy[3],
Isle qui n'a pas ce nom deservy
Car nul Sesbi (?) n'y a point habité,
Mais bien des ratz une grand quantité
Par les buissons où noz chiens les chasserent...

On arrive ensuite à

... Malvoysie[4], en grec dicte autresfois

1. La pannetière.

2. Cerigo ou Cythère. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 154 : « *Citarea insula, Veneri dicata.* Quivi se vedeno anchora le ruine de uno belissimo tempio de Diana et Appoline... »

3. Ile de Cervi, aujourd'hui Elaphonisi. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 154; Véga, *loc. cit.*, p. 372. Le détroit qui sépare l'île de Cerigo de la pointe de la Laconie s'appelle encore aujourd'hui le canal de Cervi.

4. Monemvasia, sur la côte sud-ouest du Péloponèse. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 372.

Monembassia, c'est à dire en françois
Un seul accès, pource que leans droict
Vous n'y entrez que par un seul endroict.
Là fut trouvé, selon aucun autheur,
Le premier plant de la bonne liqueur
Qui du lieu print le nom de Malvoysie
Et fut porté au royaume Candie,
Crete lors dit, habité de cent villes
A Juppiter subjettes et serviles.
Sans prendre port à ce lieu fort ancien
Modernement rendu venicien,
Prenons le vent de peur qu'il ne se change
Et advansons outre le cap sainct Ange[1],
Que l'on disoit jadis le promontoire
De Malea, où toute la nuict noire
Nous navigeons jusques au poinct du jour
Que nous entrons en un fascheux sejour
D'un port qu'estoit appellé Porteboute[2],
Où sejourna dix jours l'armée toute
Pour un Siroc qui vint à l'opposite
Nous contraingnant faire là nostre giste
Jusques à tant qu'un Ponant gracieux
Rompit l'esfort du vent audacieux...
... Soubz sa faveur nous entrons aux campaignes
De la mer calme et laissons ces montaignes
De Porteboute, esquelles fut un temple
De Juppiter Epidaure très ample,
Où Apollo tout ainsi qu'en Delphos
Donnoit oracle et respondoit aux folz...
... Jà commençons la terre d'Achaïe
A delaisser et veoir la Romanie,
Oultre le gouffre à Corinthe qui va
Respondre à l'autre à Patras qui rive a;
Naples[3] voyons, grand port où l'equipage

1. C'est le cap Malée, à l'extrémité sud-est de la Laconie. La Borderie aurait dû parler du cap Saint-Ange avant Malvoysie, qui se trouve plus au nord.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Porto Bota ». Le séjour dura du 6 au 11 novembre au plus tard. Epidauros Limera.

3. Nauplie, au fond du golfe de Nauplie, entre l'Argolide et le Péloponèse.

De tous les Grecz, utile au navigage,
Souloit jadis demourer en repos
Pour estre prest quand viendroit à propos.
Bien nous sembla du lieu forte la marque,
Inaccessible à nef, galere ou barque,
Et en ce poinct à l'œil la conduisant,
Par un temps calme et soleil reluysant
Gaignons païs, tant que nous sommes mis
En l'Egina, isle près Salamis[1]...

Ici un souvenir à la victoire de Thémistocle sur Xerxès :

... L'Egina fut superbe athenienne
Et de present povre venicienne...
... Au matin nous partons
Et du chemin un peu nous escartons
Pour prendre egade aux salines prochaines
De Megara[2], où sont claires fontaines
Qui leur doulceur meslent en l'onde amere.
Chascun de sel fournit lors sa galere,
Et sans arrest gaignons tousjours avant
Voyant maint lieu et mainte isle souvent
Estrange à nous et de nom incongneue.
Eleusis[3] à noz yeulx est venue
Sans la congnoistre, où Cerès et Pallas
Eurent un temple auquel n'estoient pas las
Sacrifier autrefois les Argives
Aux pourtraitz mortz de leurs deitez vives.
Deux jours, deux nuitz sans prendre port ou plage,
Ayans le vent propice au navigage
Nous emplions, tant qu'avons repoz euz
En terre Attique, au port de Pyreus[4],
Porteleon nommé par les modernes,
L'excellent port de la cité d'Athenes,
Mere et fontaine aux lettres liberales...

1. L'île d'Egine dans le golfe de Salamine.
2. Mégare, derrière l'île de Salamine.
3. Éleusis, au nord-est de Mégare.
4. Le Pirée. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Port Lyon ».

Suit un développement sur Athènes antique, à laquelle s'oppose l'Athènes moderne :

Mais maintenant elle est la plus immonde,
La plus abjecte, asservie et foulée
Qui soit en terre et la plus desolée.
Ses bastimens qui furent excellens,
Theatres grands, où estoient vigilans
Au bien public les Areopagites,
Sont ruinez en maisons bien petites,
Esquelles Grecz povres et miserables
Payent tributz et tailles incroyables
En chascun feu un soultanis pour teste,
Un aspre aussi paye chascune beste,
L'un un ducat, l'autre vault dix deniers.
Atheniens qui furent les premiers
Et plus anciens gentilz hommes de Grece
User des droitz ne peuvent de noblesse,
Ains sont contraintz à tous ars mechaniques
Eulx asservir, selon les loix iniques
Du grand tyrant qui les detient petis
Pour les renger plus serfz et plus craintifz.
Nous n'eusmes pas un demy jour loysir
De voir ce lieu où prenois grand plaisir,
Voyant encor de la cité superbe
Les fondemens tous entiers couvers d'herbe.
Leur grand desseing assez donnoit entendre
Quelle pouvoit grand espace comprendre ;
Ayant aussi un theatre apperceu
Que le long temps desmolir n'avoit sceu
Sur granz piliers de marbre bien assis
Seize de long et de fronc six à six,
Duquel les Grecz avoient faict à leur guise
De Sainct André une nouvelle eglise,
Ayant un mur au dedens faict en cerne
Que l'œil jugeoit assez estre moderne.

Après avoir en celle terre argive
Bien refreschi noz galeres d'eau vive,

la navigation se poursuit :

Oultre nageans près du cap de Colonne[1],
Cap erigé sur la mer eminent,
A trente mil d'Athene continent,
Auquel y a six colonnes marbrines,
D'antiquité et de memoire dignes,
Estans encor d'un temple les reliques
Où tous les ans souloient les Argoliques
Venir Cerès la deesse invoquer.
  Près dudit cap le vent vint à manquer,
Mer s'adoulcir, augmenter la chaleur,
Temps pour accroiſtre aux forsatz leur malheur...

Le sort des forçats est doux en comparaison de celui de l'auteur, forçat volontaire de son amour : suit un long parallèle, qui est naturellement à l'avantage des premiers. Mais

... Revenons aux povres malheureux
Qui, par effort penible et douloureux,
De l'Archipel mainte isle oultrepasserent
Et de tirer tant le corps se lasserent
Que, de sueur et d'angoisse lavez,
De Chastelroge au port sont arrivez[2],
Ville qui est sur un mont située,
De Grecz et Turcs ensemble habituée.
Premierement au pied de la montaigne
Carystes dicte[3], assise en la campaigne
D'Euboea, isle très renommée
Qui maintenant Negrepont est nommée,
Terre de blez opulente et fertile,
Non de grandeur moindre que la Sicile,
Pour qui ont eu Lacedemoniens
Maintz differens avec Atheniens
Dont cruauté s'en est telle ensuyvie
Que plusieurs Grecz y laisserent la vie,
Comme l'on voit au livre Thucydide.

1. L'ancien cap Sunion, à l'extrémité sud-est de l'Attique. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373, la flotte passa devant le cap le 16 novembre.
2. « Chasteau rouge de Nègrepont. » Véga, *loc. cit.*, p. 373.
3. Karystos, au pied du mont Saint-Élie (1,475 mètres).

L'autre cité, où le sanjac reside,
Capitale est, dicte aussi Negrepont[1]
Où ont les Turcs basti un nouveau pont
Oultrepassant de l'isle en terre ferme.
Nous congnoissans noz vivres estre à terme
Et de biscuit le paglot[2] quasi vuide,
Sainct Blanquart, chef, qui mieux fourny se cuyde,
Soudain envoye en la susdicte ville
Charger biscuit de quintaux quatre mille
Que Pierre Bon[3] et Villiers[4] acheterent
Et dedens trois galeres apporterent,
Dont nul n'y a qui asseuré ne soit
Contre la faim qui ja nous menassoit,
Bien que ce fust assez peu de viande
Pour tant de gens d'une armée si grande
Où fault nourrir six mille que nous sommes,
Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes...
... Sortans du port à force d'avirons
Comites lors de leurs sifletz esveillent
Forsats captifz, afin que mieux travaillent...
... Ainsi vogans de force à qui mieux mieux
Tout l'Archipel se presente à noz yeux,
Terres de loing semblent nous approcher,
Autres fuyr et point ne nous chercher.
Nous descouvrons Andria[5] la vaillante,
Qui fut jadis de dames abundante
A divers jeux d'instrumens bien apprises,
Des jeunes gens par la Grece requises
Donnant plaisirs non tant de leurs accords
Que du naïf instrument de leur corps.

1. Aujourd'hui Chalcis, sur la partie la plus resserrée du détroit qui sépare l'Eubée de la Grèce propre.

2. Le *paillot*, chambre de la galère où l'on renferme le biscuit, la farine, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. Pierre Bon, sieur de Méoillon, capitaine de galères. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 179, 274-275; V.-L. Bourrilly, *L'insécurité à Marseille au temps de François Ier*, dans les *Annales historiques de Provence*, 1909.

4. Sans doute Blaise de Rodon, sieur de Villiers, dont il est question dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 52-53, n. 3. Le ravitaillement eut lieu le 20 novembre, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 373.

5. Andros.

Puis escartans çà et là noz œillades
Voyons en mer les esparses Cyclades,
Où mainte terre en un rond habitée
De vagues est tout autour agitée,
Isles jadis errantes et instables,
Si croire ont doibt aux poetiques fables.
Lors je m'enquiers où est l'isle sacrée
Dicte Ortygie, à Phebus consacrée,
Où Œneas l'oracle visita
Et sceut les lieux que depuis habita[1],
Mais nul ne sceut par preuve de clergie
Me dire au vray laquelle est Ortygie,
Car comme moy tous sont pleins d'ignorance;
Puis il y a bien grande difference
De motz receuz en ce moderne usage
Envers ceux là de l'antique langage.
Noz mariniers toutesfois usitez
Es lieux qu'ilz ont autresfois visitez
Font seurement noz galeres aller
Sans heurter coup et sans les encaller.
Eux d'assez loing Methelin[2] me monstrerent,
Lequel Lesbos les anciens appellerent,
Où ce bon vin croist tant delicieux
Qu'on dit nectar et breuvage des Dieux;
Paros aussi, isle ronde et jolie,
De marbre blanc abondante et polie,
Et mainte autre isle ayant nom incongnu,
Au moins depuis je ne l'ay retenu.

Enfin, après « trois moys » de navigation, on arrive au port de Chio[3]. Les habitants, craignant d'abord une attaque,

1. *Énéide*, III, 73-125. Il s'agit de la grande Délos ou île Rhénée. On trouve dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 157, n. 9 : « In questa insola de Delos, Eneas, dapoi la destruttion de Troia, vi vene per essere informato del suo destino da venire. Quivi Latona parturite Phebus et Diana. »

2. Mytilène.

3. Le voyage de Bertrand de la Borderie avait duré environ deux mois et demi, du 7 septembre au 20 novembre, jour où la flotte de Saint-Blancard arriva à Chio.

se mettent sur leurs gardes. Reconnaissant les fleurs de lys, ils changent aussitôt d'attitude :

Lors sans delay viennent nous presenter
Tout ce qui peult gens de mer contenter :
Port asseuré, vivres, logis en terre,
Ayde d'argent, asseurance de guerre.
Certes, s'il fault confesser verité,
Nous eussions eu sans eux necessité...

Les « Chios, nation genevoise »[1], mènent les nouveaux arrivants en terre,

Nous faisans monstre avec offre civile
De tout le riche et plus beau de leur ville...

Tous accourent,

S'esbahissant d'ouyr nostre langage,
Des habitz courtz dont nous sommes couverts
Qu'ilz trouvent tant estranges et divers
Comme trouvons diverses leurs façons,
Et d'eux aussi nous nous esbahissons
Non toutesfois tant de leur nouveauté,
Que de penser celle communauté
Pouvoir regner si long temps belle et riche
Parmy les Turcs sans estre mise en friche,
Chose qui semble estre plus impossible
Que la brebis pouvoir vivre paisible
Parmy les loups, car Turcs d'ancienneté
Sont pis que loups envers la chrestienté.

Les compagnons de la Borderie savourent les délices du repos après leur traversée mouvementée. Notre poète goûte des plaisirs plus austères :

Je considere et voy la constructure

1. L'île de Chio avait été donnée aux Génois en 1346 par l'empereur Michel Paléologue. Elle ne fut prise par les Turcs qu'en 1566. Voir Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, dans les *Archives des missions*, t. V (1866), p. 481-642.

Des bastimens de ce lieu de nature,
Du port l'entrée, et combien de vaisseaux
Peuvent surgir en ces tranquilles eaux;
Ores m'enquiers des statutz de la ville,
De quel tribut elle est au Turc servile[1],
Combien de feux toute l'isle comprend,
Quel revenu la Seigneurie en prend;
Puis je me fais conduire ès lieux plaisans
Où le mastic se produit tous les ans,
Gomme qui sort de petis arbrisseaux
Qu'à peine on peult recueillir à pleins ceaulx,
Chose pour vray de grand'merveille digne[2].
Je advise puis quel vent en mer domine
Si c'est Siroc, Mydi, Lebeix[3], Ponant,
Mestral[4], le Grec[5], Transmontane ou Levant,
Et me delecte à veoir voiles enflées
Des mesmes ventz en mer haulte soufflées;
Tantost j'attens les vagues fluctueuses
Encontre moy ruans impetueuses,
Si que parfois l'onde mon pied surprend,
Quand assez tost sa desmarche il ne prend;
Tantost j'escry et en vers je compose
Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose...

Et, là-dessus, il raconte longuement l'histoire de Thésée et d'Ariane, avec des réflexions sur l'ingratitude en amour et la nécessité de bien choisir l'objet de sa flamme, ce qui lui permet d'envoyer un compliment à sa « damoyselle ». Mais, comme le séjour à Chio menace de durer longtemps[6] et qu'il lui faut exécuter les ordres du roi, il

1. Ce tribut était de 14,000 ducats, d'après Jérôme Maurand, *Itinéraire*, p. 164-165.

2. Sur la récolte du mastic, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 164-167.

3. Labech, vent du sud-ouest. Voir Jal, *Glossaire nautique;* Dorez, *Itinéraire*, p. 48, note 2; Sainéan, *art. cité*, p. 34-35.

4. Mistral, vent du nord-ouest.

5. Grec, vent de nord-est.

6. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373-374, Saint-Blancard demeura à Chio jusqu'au 27 février. Il se rendit ensuite à Constantinople. Le 24 avril, il était de retour à Chio, d'où il ne partit définitivement que le 19 mai, à destination de la France.

décide de gagner Constantinople. Il se fournit « d'un truchement expert » et d'une « barque petite » qui

Cent mil de mer loing de l'isle jolie
Passer me fey ces fins de Natolie[1],
Minerasie autrement appellée,
Où pour parfaire en brief temps mon allée
Je me fournis de chevaux de louage
Pour porter moy, ma garde et mon bagage;
D'un Turc aussi pour seureté plus grande
Je m'accompaigne...
... En costoyant près les undes sallées,
Non sans sentir la prochaine froidure
Des montz vestuz de blanche couverture,
Divers casats, bourgades et villages,
Lieux incongneuz s'offrent à noz visages,
Cameaux chargez en chemin se presentent.
Turcs viateurs congnoissent et bien sentent
Que je ne suis, à me veoir à ma mine,
Extraict de leur naturelle origine,
Et voyent bien que l'habit que je porte
Au naturel du cœur ne se rapporte...
... Smyrne qui est par flots de mer touchée
Nous a receuz la premiere couchée...

L'auteur en profite pour rappeler quelques souvenirs d'histoire sacrée et profane.

Hors de laquelle au matin nous partons
Et chevauchans, d'elle nous escartons.

Il va droit à la ville

Où du Grand Turc le filz aisné demeure[2] :
Magnesie[3] est appellée à ceste heure
Une cité qu'autrefois on nomma

1. L'Anatolie, ou Asie Mineure.
2. Mustafa était le cinquième fils de Soliman, mais le premier qu'il avait eu de la sultane favorite Roxolane.
3. Magnésie d'Anatolie, sur les bords du Gedis tchaï (l'ancien Hermos), au nord du Manissa Dagh (ancien Sipylos), 1,800 m.

Anthillios, ainsi que dict on m'a,
Qui sans soleil en nostre langue sonne,
Pour ce qu'un mont si très hault l'environne
Que le soleil presque le long du jour
Ne faict dedens ne clarté ne sejour.
Pour prendre là nostre plus droicte voye
Nous traversons près de l'antique Troye[1]
Par la duché d'Ephesos où vivoit
Le bon sainct Paul du temps qu'il escrivoit.
Nous descouvrons les montaignes Idées
Où Paris a maintes bestes guidées...

Suit le développement inévitable, mais relativement court, sur la guerre de Troie :

Suyvant propos, Sultan Mostafa...
Nous feit donner en la ville susdite
Un sauf conduit...
... Bon faisoit veoir la suyte et l'equipage
Du jeune prince et son beau personnage,
Qui monstre bien, en visage severe,...
Qu'il pourra faire au grand prebstre rommain
Un jour du mal, si Dieu n'y met la main;
Combien que luy asseurément n'espere
D'estre empereur après la mort du pere...
... Car s'ilz estoient ou vingt ou trente freres,
Celuy qui peult gaigner les genisseres[2]
Et occuper le siege imperial,
De cœur felon, cruel et desloyal,
Fera soudain le reste mettre à mort
Sans de son sang avoir aucun remort...
... Quatorze jours du lieu de Magnesie
Nous chevauchons par la mineur Asie.

A ce propos la Borderie donne quelques détails curieux sur la façon dont on voyageait à l'époque sur les routes

1. L'emplacement de l'antique Troie est près de l'entrée des Dardanelles; Éphèse est au sud de Smyrne. Toute cette partie de l'*Itinéraire* est, comme on voit, des plus confuses.
2. Les janissaires.

d'Asie et sur les mœurs des habitants qu'il eut l'occasion de rencontrer :

Mais si voulez que vous soit recité
Du traictement, de la façon de vivre
Qu'il nous failloit durant la voye suyvre,
Vous jugerez que de France opulente
Nul ne congnoist la richesse excellente,
Les grands thresors, les delectations
Qui n'a point veu estranges nations.
Durant vingt jours, tout ainsi qu'à la guerre
Tousjours vestu, je couchois sur la terre...
... Vivres aussi frians et favorables
Là nous estoient autant peu recouvrables,
Bien que de soy le païs soit fertile
Et abondant de toute chose utile.
Mais le peuple est si povre et mechanique
Tant oppressé de tyrannie inique
Qu'il n'a pouvoir les beaux champs cultiver
Ny se loger à peine pour l'yver;
Leurs maisons sont basses, à simple estage,
Où vous verrez en un mesme mesnage
Souvent le Turc et le Grec habiter,
Chascun sa loy sans contrainte imiter,
Si que j'ay veu maintes femmes Grequesques
Ayans marys subjectz aux lois Turquesques,
L'un Machomet par foy recongnoissant,
L'autre adorant Jesuchrist tout puissant,
Chose qui semble estre non moins estrange
Que veoir ensemble un dyable avec un ange.
Nous trouvons vins assez delicieux
Aux logis Grecz, car les Turcs vicieux
A boire vin si fort offenseroient,
Que par leur loy punissables seroient.
Dès que l'aurore au matin se monstroit,
Chascun de nous sur son cheval montoit,
Et sans troter, allans tousjours le pas,
Sur le mydi prenions nostre repas
Dessoubz quelque arbre où la chaleur haultaine
Ne nous nuysoit, près de quelque fontaine.
Là repaissions, Dieu sçait comment traictez;

Si nous avions quelques vivres portez,
Nous les mengions sans linge ne sans table,
Ny sans loger noz chevaux à l'estable.

A travers la « Bithynie », Bertrand de la Borderie arrive enfin à Constantinople, dont il donne une description qu'il convient de reproduire tout entière[1]. C'est nous, dit-il,

La mieux assise et la mieux située
Sur toute ville au monde habituée,
Faicte en triangle et limitée en trois,
Dont en deux pars la mer par ses destroitz
Va tout autour; le tiers est terre ferme
Qui les derniers confins d'Europe ferme;
Auquel costé y a de grans fossez
A fons de rive et deux murs bien pressez,
Au bout desquelz, à l'endroit du Ponent,
Le vieil palais royal est eminent[2]
Qui sur la mer devers mydi regarde,
Où le tresor du Seigneur est en garde.
Vers Orient tout autour de la ville
Est le Saray superbe et très utile
Pour bien defendre et l'accès empescher
A tous vaisseaux qui vouldront approcher.
Tout vis à vis la mer Orientale
Se part en trois : l'une part vient egale

1. Sur les descriptions de Constantinople au XVI[e] siècle, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, *Introduction*, p. LIII, note 1, p. 182 et suiv., et planche XV, 2. Maurand visita Constantinople six ou sept ans après la Borderie; de même Pierre Gylli, dont le voyage en Orient se place entre 1544 et 1547 et dont la description de Constantinople ne parut qu'en 1561 : *Petri Gyllii de Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor ad reverend. et illustr. D. Georgium Cardinalem Armaignacum*, Lugduni, apud Gulielmum Rovilium, sub scuto veneto, M D LXI, in-4°, 245 p. Voir E.-T. Hamy, *Le père de la zoologie française : Pierre Gilles d'Albi*, dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle*, 4[e] série, t. II (1900), p. 1-24. Le véritable nom, comme l'a montré M. Dorez, est Pierre Gylli.

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 206-224.

Se reunir dedens la mer Pontique[1],
Que mer Maieur autrement on explique,
Par un destroit qui les deux mers embrasse,
Nommé jadis le Bosphore de Thrace[2];
L'autre moytié tient à mer Hellesponte,
Destroit auquel perdit honneur et honte
Hero la fille, alors que Leander
Ne peut à soy ny aux eaux commander;
Le tiers[3] finit de son cours le repaire
Entre les deux Constantinople, et Pere[4],
Galathas dicte au temps d'antiquité,
Ville prochaine à la grande cité
Où de present trafiquent marchandise
Chrestiens vivans soubs la rommaine Eglise,
Temples ayans propres aux oraisons,
Femmes, enfans, mesnages et maisons,
Estans, sans plus, au Grand Turc tributaires
Selon le taux des tributz ordinaires;
Lequel canal en l'eau doulce redonde
Et faict un port le plus riche du monde,
Riche je dy pour la commodité
Du lieu si propre où peult la quantité
De mille nefz à l'aise reposer,
Pouvans la poupe à bort terre poser;
Riche par un excellent edifice,
D'un arsenac[5], à recevoir propice
Deux cens vaisseaux, galere ou galiace,
Et très aisée et bien fort seure place,
D'artizans riche et de tous garnimens
De palemente et autres fournimens.
Le long du port au costé de main droite
Est la montaigne haulte, non point estroite,
Servant d'obstacle aux vens impetueux

1. La mer Noire.

2. Voir *Petri Gyllii de Bosporo Thracico libri III*, Lugduni, apud Gulielmum Rovillium, sub scuto veneto, 1561, in-4°, 263 p.

3. C'est la Corne-d'Or qui sépare Stamboul au sud de Péra et Galata au nord.

4. Sur Péra, voir *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 196-200.

5. Voir, sur l'arsenal, *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 200 et note 2, p. 202-204.

Où sont les beaux jardins voluptueux.
Tout vis à vis de Pere à l'opposite
Est le grand cloz de la cité susdite
Au grand Paris egal en quantité
Mais non si bien basty et habité;
Dedens lequel y sont montaignes sept,
Où Machomet, Selin et Bajaset
Et Solyman[1], quatre Turcs empereurs,
Feirent dresser quatre temples pour eux
Qu'en langue turque ilz appellent Masquées (*sic*)
Excellemment en rondeur fabriquées.
Des autres trois montaignes est en l'une
Le vieil palais, maison à tous commune.
Là de present sont boutiques patentes
Où l'on besongne aux pavillons et tentes,
Et la seconde est le siege papal
Du patriarche[2], en Grece principal,
Vivant leans avecques certains moynes
Colonges[3] dictz, qui s'estiment idoynes
De dignité cardinale, combien
Que nul n'en a ny le nom ny le bien.
Luy reformé au plus hault de la ville
Paye au Seigneur des ducatz quinze mille
Pour le tribut des eglises gregeoyses
Dont il est chef, n'ayant gueres ses ayses.
En la troisiesme et montaigne derniere
Est la Masquée, à present coustumiere
Du grand Seigneur, dicte Sainte Sophie[4],
Superbe tant que mon sens ne se fie
Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte,
Car ce subject toutes langues surmonte.
Elle qui fut la Metropolitaine
De toute Grece eglise souveraine,
Souloit avoir (qui est merveilleux cas)

1. Mahomet II (1451-1481); Bajazet II (1481-1512); Selim Ier (1512-1520); Soliman II (1520-1566).
2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 208, note 2.
3. Sans doute pour Caloyers, moines. Voir Sainéan, *R. Ét. R.*, t. VIII (1910), p. 354-355.
4. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 240-248.

De revenu trois cens mille ducatz,
Et si souloit (comme on m'a faict entendre)
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte
Qu'on n'y entroit par cent et une porte;
Mais maintenant les deux grandes parties
Sont en ruine, et des Turcs amorties
Qui en ont faict bastir et dresser sus
Leurs temples beaux, que j'ay dit cy dessus,
Bien que ce peu qui encores abonde
Soit des plus beaux edifices du monde.
Le cœur qui est seul entier demouré,
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,
A six vingtz piedz de long et cent de large,
Hault eslevé, tout rond, à double estage,
Pavé de marbre uny, cler et glissant,
Le hault doré, en voulte flegissant
Sur double ranc de piliers asseuré,
Piliers qui sont de diaspre azuré,
Jaspe et porphyre estimez de grand somme,
Longs et massifz de deux brassées d'homme.
Sur chascun d'eulx soustenant la Masquée,
Une pierre est grande et large plaquée
De marbre gris, serpentin ou fauveau,
Pour decorer ce faix riche et nouveau
Toutes au mur de bronze encousturées
D'antiquité et de preis honorez.
Le hault estage est aussi de piliers
Environné, riches et singuliers,
A ceux d'en bas moindres en quantité,
Mais en richesse egaux et dignité
Faisans autour une ronde ouverture,
Où l'on peult veoir de près la couverture,
De laquelle est la voulte magnifique
D'or marqueté à la vray moysaïque,
En divers lieux painte de beaux ymages
Dont les Turcs ont effacé les visages,
Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture
De ce qui est produit par la nature.
Certes (amye), il fault que je confesse
N'avoir jamais veu pareille richesse

Ny edifice estoffé de la sorte.
Sortant duquel, de fonte la grand'porte
Est de porphyre excellent couronnée,
Aux deux costez de colomnes ouvrée,
Ayant près soy cinq grandes autres portes
De mesme fonte, espesses et tant fortes
Que, sans engins et poulies subtiles
A les serrer, elles sont immobiles.
Droit au devant ceste eglise angelique
S'estend en carre une place publique[1]
Où l'œil y peult trois grandeurs estimer,
Le grand palais, l'eglise et la grand'mer.
Ce palais est très fort pour batterie
Tout à l'entour garny d'artillerie
Sur l'avant mur qui le beau jardin cerne,
Où l'œil de loing maintz beaux cyprès discerne,
Non apparens en ce lieu seulement
Mais de la ville en tous lieux, tellement
Que l'on diroit à veoir celle cité
Que c'est un parc de maisons habité.
Rendant à l'œil plaisante perspective,
En ce Saray, maison recreative,
Deux grands portailz on vient à rencontrer
Et double court avant que d'y entrer;
Aux portes sont pendus les arcs turquoys,
Flesches et dardz, cymeterres, carquoys,
Car à nul d'eulx est licite et permis
Armes porter, sinon contre ennemis.
La grande court que l'on trouve premiere
A recevoir chevaux est coustumiere
Des courtisans, qui vont faire la court
En l'autre endroit de la seconde cour,
Où du logis est la magnificence,
Y sont Bachas qui donnent audience[2]

1. « Tra Santa Sophia e la Porta vi è una grande e belissima piacia. » *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 244, 248.

2. « Les Bachatz entrent en la chambre du Grand Turc, deliberent et disposent de toutes choses concernans l'estat et gouvernement de ses affaires. » Geuffroy, *Briefve description de la Court du Grand Turc*, cité par J. Zeller, *La diplomatie française au*

Qui sont trois chefz, gouverneurs de l'Empire,
A qui l'honneur et la fortune aspire
De grands proffitz, de grands dangers aussi[1],
Si le Seigneur trouve en eux aucun sy.
Eux eslevez aux autres apparens
Jugent procès, debatz et differens,
Non tous les jours, mais trois fois la sepmaine,
En celle court de peuple toute pleine,
Les uns assis demeurent en silence,
Autres debout sans aucune insolence,
Coustume à eux autant ou plus louable
Que moins elle est à la nostre semblable;
Car là verrez dix mille genissaires
Qui du Seigneur sont gardes ordinaires,
Assis en terre en croisant leurs genoux
Ne faire tant de bruit que six de nous.
  De vous ouvrir les raisons necessaires
Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires,
Comment ilz sont par la Grece levez
Dès leur enfance et de la Loy privez;
Consequemment de vous rendre raison
De tous estatz qui sont en la maison
De ce grand Turc, de son obeissance,
De ses tresors, de toute sa puissance,
De son recueil trop plus grave qu'humain,
Quand estrangers luy vont baiser la main,
De ses deduitz, de ses garsons infames[2],
De ses jardins, de ses quatre cens femmes,
De ses statutz modernes et anciens,
De quelles loix il gouverne les siens,
De Machomet, de ses religions,
De ses confins, païs et regions,
De sa justice et de sa tyrannie,
Il me fauldroit une bible infinie.
Je m'abstiendray pour la prolixité

XVIe siècle, Guillaume Pellicier, p. 161. Les trois « Bachas » étaient à cette date Ayas-pacha, Soleiman-pacha et Mohammed-pacha.

1. Témoin le sort d'Ibrahim-pacha, le grand-vizir tout-puissant pendant plusieurs années, et qui fut exécuté le 5 mars 1534.

2. Les eunuques.

A vous narrer celle diversité,
Soubs un espoir que le plaisir de Dieu
Sera de brief me rappeller au lieu
Où vous serez aise le tout sçavoir
De moy, qui plus le seray de vous veoir...

La mission qui fournit à Bertrand de la Borderie l'occasion de son *Discours* paraît avoir été la seule qui lui ait été confiée. Au retour, on lui promit de l'inscrire parmi les valets de chambre du roi[1] : mais c'est seulement en 1540 que cette promesse se réalisa. Nous le trouvons sur la liste des valets de chambre du roi de 1540 à 1545[2]. Comme beaucoup d'entre eux, il ne s'occupa guère que de poésie et de littérature. Il comptait parmi les amis de Marot :

Venez, mon mignon Borderie,
Grand espoir des muses haultaines[3]...

Dans son *Discours de la court*, en 1543, Claude Chappuys le cite à la suite d'Antoine Héroet :

La Broderie (*sic*) et Salel font merveille
De contenter la delicate oreille
De ce grand roy, qui tout homme sçavant
Veult eslever et posser en avant...

Le rapprochement de la Borderie avec Héroet, à cette date, s'explique tout naturellement, car, en 1542, la Borderie publia un poème, l'*Amye de court*, qui suscita une polémique fameuse. C'était « une protestation contre toutes les complaintes qui célébraient la puissance divine de l'amour »[4]. L'*Amye de court* provoqua une foule de réponses et de contre-parties dont la mieux venue et la plus célèbre fut précisément l'œuvre d'Antoine Héroet,

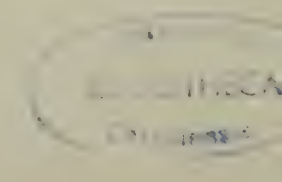
1. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849.
2. Bibliothèque nationale, ms. fr. 7853, fol. 348 v°.
3. Marot, *Œuvres*, éd. Jannet, t. I, p. 244.
4. F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, p. XXIV-XXV.

la Parfaicte Amye. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette bataille littéraire dont les péripéties sont d'ailleurs suffisamment connues[1]. Nous ajouterons seulement qu'après 1543, Bertrand de la Borderie nous échappe à peu près complètement. Il cesse d'être inscrit sur la liste des valets de chambre du roi en 1545. Mourut-il à cette date? Il est possible, car nous ne trouvons plus désormais aucune trace de lui. Nous ignorons totalement ce qu'il était devenu. La perte, pour la poésie, ne fut sans doute pas très sensible[2]. Cependant, son *Amye de court* avait

1. Voir F. Gohin, *édition citée*, et Abel Lefranc, *Le Tiers Livre de Pantagruel et la querelle des femmes*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. II (1904), p. 1-10, 78-109, et plus particulièrement p. 94. M. Lefranc avait déjà apprécié plutôt sévèrement l'*Amye de court* de la Borderie : « Fastidieuse et prolixe, son œuvre offrait tous les défauts de l'école poétique dont le déclin commençait, sans aucune des qualités qui avaient rendu celle-ci supportable. » *Le Platonisme et la littérature en France*, 1500-1550, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 20. Fastidieux et prolixe, le *Discours* l'est aussi, et c'en est l'intérêt documentaire et historique, et non l'intérêt littéraire, que nous avons essayé de mettre en lumière.

2. Outre le *Discours du voyage de Constantinople* et l'*Amye de court*, on a de Bertrand de la Borderie une Épître *à l'un de ses amys* et une *Enigme* (*Opuscules d'amour*, p. 146-147). Nous reproduisons l'épître parce qu'elle est courte et qu'elle fournit une réponse piquante et imprévue à la question qui rendait si perplexe Panurge :

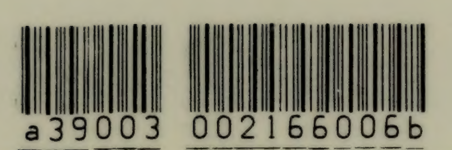
Amy, pourquoy me veux tu tant reprendre,
Que ne devois si soudain femme prendre ?
Ne me fay plus la guerre : je te dis
Que je l'ay faict pour avoir paradis ;
Et ne sçavois faire un meilleur ouvrage
Pour mon salut qu'entrer en mariage,
Car tous marys sont d'un cas soucieux,
Qui me rend seur d'aller jusques aux cieux.
Le grand hazard d'estre coquu les fasche.
Si je le suis et que point ne le sache,
Innocent suis. Or tous les innocens
Seront sauvez, y en eut il cinq cens.
Si maugré moy je puis veoir et sentir
Que l'on me faict coquu, je suis martyr.
Les bons martyrs iront là sus tout droit.



soulevé des discussions passionnées qui gardèrent son nom d'un oubli total. Ce que nous avons dit et cité de son *Discours du voyage de Constantinople* prouvera, croyons-nous, que Bertrand de la Borderie ne doit pas non plus être complètement négligé par les historiens.

Je ne doy donc rien craindre en cest endroit.
Et si je prens femme sage et honneste,
Bienheureux suis de si rare conqueste.
Les bienheureux, si l'on croit l'Escriture,
Iront en gloire, et moy donc par droiture.
Regarde donc si je ne suis pas sage
D'avoir au ciel assigné mon partage.
Que fusse[s] tu, pour le bien qu'il m'en semble,
Bien marié et coquu tout ensemble.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.


a39003 002166006b

